

Bernard Fournier, professeur et poète, habite à Noailles. Il est un collaborateur fidèle de *LittéRéalité*. Poésie : *Marches*, Librairie-Galerie Racine, 2005 ; *Marches II, suivi d'une lecture de Pierre Oster*, Éditions Le Manuscrit, 2008. Essais : *Modernité de Guillevic, Réflexions sur la création dans l'œuvre de Guillevic*, Septentrion, 1998 ; *Le Cri du Chat-huant, le lyrisme chez Guillevic*, L'Harmattan, 2002 ; *L'Imaginaire dans la poésie de Marc Alyn*, L'Harmattan, 2004.



L'Homme de marbre¹

L'homme de marbre, ce devait être un dieu grec ou romain,
Mal équarri, gardé, tenu, retenu, tendu par les montagnes de Paros.

Ce dieu marchera-t-il un jour ?
Et s'il vit, comment fera-t-il avec ses pas de marbre ?
Raidi, coincé, carré,
Son corps est engoncé, ses pieds sont lourds et ses jambes fatiguées :
Est-il seulement capable d'un pas hors du cadre qui l'incarcère autant
qu'il le révèle ?

Une jambe s'écarte, cherche l'air bleu de l'Égée
Mais tout le corps s'attache encore au flanc du roc :

Quel est donc ce dieu qui peine à sortir de terre ?

Il est né sans mémoire : il ne connaît pas Phidias.
Il devait orner quelque temple : sans doute l'aurait-on vu dans la splendeur antique, le fronton au soleil, sur une acropole, hors du chaos des môles archaïques,
Sans doute aurait-il été en colloque avec les dieux ;

Il demeure, bel éphèbe incomplet, inachevé devant les étoiles.

¹ *Marches II, suivi d'une lecture de Pierre Oster*, Éditions Le Manuscrit, 2008, p. 82-96.

II

Il aurait dû naître pour devenir une âme, une image ; mais il n'est pas né,
et il n'a pas eu de baptême.

Il n'est pas le fruit des entrailles,
Les entrailles l'ont gardé.

L'homme de marbre ne s'est pas encore réveillé, encore sa mère le tient
dans ses langes de terre,

Il n'est pas même achevé comme le sol de l'Acropole : la gloire du
Parthénon est bâtie sur le chaos.

L'élan qui l'a poussé n'a pas suffi à lui insuffler sa force pour le bouter
hors,

Et le voilà pris, surpris, compris dans le roc comme en d'autres lieux un
trois-mâts dans les glaces.

Son passé sa prison : il est aux amarres dans la geôle de ses plaintes.

Le voilà aux abois dans les cris des plissements.

Tout son corps n'est qu'un élan, attiré par l'orient dont il ne verra jamais
la fin, jamais la chute :

Il est en perpétuel mouvement, prompt et figé ;

La montagne a fondu sur lui, s'est pétrifiée dans un moment de fusion
glacée.

III

L'homme de marbre, passeur interrompu, cote ;
N'est pas fait pour la haute mer, il n'a pas d'épopée.

Venu de la montagne, rostre que fendent les airs mais non les flots,
Les vents l'ont drossé contre elle ;
Rétif à tout embrun, il est toute cette île que submergent les vagues, que
foudroient les vents, vieille épave du Pirée échouée parmi les
pétroliers.
Et son regard, tourné vers les espoirs pélagiques, reste pétri. Il ne tourne
pas comme les phares épiant la moire des eaux ; il s'est raidi et
rencogné dans la gangue aveugle de ses pupilles à jamais inachevées.

De l'île, il ne reste plus que cette vague matinale qui déverse son eau de
lumière jusque sur la montagne ;
Ah ! qu'il aime ces sourires d'été, fort baiser d'air et d'or, que le soleil offre
à sa peau de grain minéral.
L'homme de marbre est le premier à recevoir sa chaude et claire lumière
qui le baptise chaque matin pour l'animer sans lui donner de nom.

IV

Les sept noms

Quel dieu, mais quel dieu devait se glisser dans sa chair ?
Il aurait eu un baptême, on l'aurait ondoyé, ses parrain et marraine se
seraient penchés sur son berceau,
On lui aurait peut-être donné un nom.

Le premier nom de l'homme de marbre serait Christophe :
Il s'aperçoit que la barque est trop lourde,
Quel poids la fait-il ainsi s'enfoncer ?
C'est vrai qu'il y a ce corps malade et lâche, à tenir, à aider dans sa chute ;
Il y a ce poids qu'il ne connaît pas mais qui creuse un sillon dans de la
mer,
Aussi ne peut-il que tenter des passes, d'une rive à l'autre.

Le deuxième nom serait Jean.
C'est Juan qui revient à son festin de pierre, il revient à son père, il
revient manger dans la main qui l'a nourri, à ces grains qui ne lèvent
pas et dont il est parti ; et voilà qu'il interroge.

Le troisième nom serait Née qui interpelle son père :

« Anchise, qu'as-tu fait de ton fils? Quel Dieu meurt en toi, quel Dieu pèse sur toi que l'homme de marbre ne connaît pas? qu'il supporte sans savoir, qui pèse sur son dos? »

S'il avait une pierre, il la lancerait contre le soleil pour crier, pour éviter le meurtre.

Le quatrième nom serait Prométhée qui est son propre vautour : la pierre ronge le foie qu'elle fourbit; elle revient du soleil pour lui brûler les yeux.

Puis c'est Saint Sébastien que le soleil perce de ses flèches.

C'est un Nouvel Abel, aveugle, à la joue éclatante des feux du soir : il jalouse les pleureuses aux chants démesurés.

Enfin le septième nom gît dans la main,

C'est un crucifié : regardez ces deux bras à peine ébauchés qui sortent de la terre, et ses jambes qui miment le mouvement, pourtant immobiles, rattachées à la glaise, retenues à la pierre;

Son berceau, son tombeau le berce : Lazare ne s'est pas levé,

Ni le Christ ressuscité aux stigmates invisibles dans la peau dure de la pierre.

V

A-t-il connu celui qui le frappait pour le faire naître, ces coups de burin,
ces coups de marteau, ces coups de ciseau ?
Quel cataclysme, quelle guerre, quelle émeute, quel contrordre n'a pas
revu au matin l'ouvrier à son chantier ?
Quelle main tailla sa carrure dans la carrière ?
Qui donc l'a formé et taillé vers le soleil ?
Quel est ce sculpteur, cet ouvrier de l'art qui l'aurait affranchi du
marbre ?
L'homme de l'art ne sait ni les nombres ni les ouvrages des architectes des
acropoles ;

La mémoire de l'artiste est celle du chaos :
Long, immense et laborieux travail de la roche, du magma à devenir
pierre, dure, compacte, solide et sans air : feu froid.
La préhistoire du monde n'en est pas toute changée, mais
Il savait.

VI

Que n'a-t-il terminé son envolée sur les pilastres des musées!
Au-devant des rostres romains, rostres ruinés, rostres roués de larmes et de
rames :
Atlante, il aurait soutenu sur ses épaules le monde, la gloire des guerriers et
des philosophes;

Figure de proue immobile, il ne fend que le vent, ne brise que le chant des
sirènes,
Il ne sent pas les vagues de l'étrave, l'étrange mouvement qui ne fait pas
trembler les îles de marbre et de colère;

L'homme de marbre ne connaît pas le monde;
Il sort de la terre, rampant au plus près des bois, comme un insecte pour
qui le monde est immense,
Il sort de la pierre rêvant au scarabée qui fait se lever le soleil entre ses
mains :
Il était éparpillé dans les molécules et sa forme apparaît, se connaît dans ce
rassemblement, dans l'organisation de ses reins.

VII

Sait-on quel cœur peut trembler dans ce marbre ?

Se pourrait-il que cette pierre devine la couleur de la mer, et que cette soie devienne une aube, une aube de lin revêtue par la lune, et que l'aurore la colore, qu'elle brunisse au soleil d'une matité que patinent les jours ?

Le vent alors gonflerait ses voiles et ferait croire aux mouvements ;

L'homme de marbre se rêvait sur la hune des mâts, mais s'en tient aux visions de la proue ;

VIII

L'homme de marbre arrive, sourd du centre de la terre qui l'a hissé depuis
les origines :
Il a mal à son dos qui supporte cette montagne, mauvais cadeau des
dieux :
Il est le héraut de ces lieux, le héraut de la montagne : il vient de ce géant
sinistre et blanc.

Que dira-t-on de cet homme qui se confond avec le marbre ?
Il est lourd,
À chaque pas il soulève une plainte et toujours son esprit est tiré par la
masse d'ombre claire qu'il traîne derrière lui ;

Il marche ou il croit marcher, il tombe ;
Il croit s'agiter, il croit faire, mais s'aperçoit que ses membres sont restés à
leur place, que ses pieds n'ont pas bougé :
Son cœur n'a jamais battu. Il a rêvé.

Personne ne sait qu'il a dans le corps cette montagne, personne ne connaît
ce grain de marbre dans la gorge, personne ne voit la gangue de glaise à
ses pieds.

Quand il progresse,
Il traîne avec lui ces lourdes montagnes qui laissent des traces dans le sol,
hiéroglyphes, signes runiques, marques écrites, gravées dans la terre,
lourdes laies frayées par son labeur, ornières de chariots pesants leur
poids de hardes et de défaites.

Ses paroles ne s'inscrivent pas dans le roc, dans la pierre, ni les grès ni dans
les marbres.
Il parle sans savoir que ses mots sont lourds, qu'ils sont mal équarris, issus
de ces gravats grêges, durs et rudes de roche.

IX

Et s'il parle quand il se met à parler; et s'il chante, quand il se met à chanter,
Les sirènes n'entendent pas cette voix presque inaudible venue des brouillards du marbre,
Et qui est lourde elle aussi,
Qu'elles ne comprennent pas, ou si peu, ou si mal.

Ni sistre, ni syrinx,
Il aurait aimé être ce faune au souffle puissant, puisant dans ses joues profondes la défaite de ses reins,
L'enfuie des roseaux!
Faune au souffle coupé, au milieu des coquelicots, chant cassé, voix abrupte, ce rustre ne connaît que le sourire de ses dents, le clairon de son regard pour dernier appel aux sylves évanouies.

Il siffle faux cet air dont on ne reconnaît que trois notes pour toute mélodie.
Sa lyre, c'est l'olivier qui fait chanter le vent, les cigales qui crissent au soleil et le chant du berger.

Et c'est lui qu'on verrait courir dans les champs, marcher sur les sentiers,
L'homme neuf, et nu, et sans nom, rongant le temps et mâchant les arbres,
ou courant dans la prairie,
Jouant du roseau comme l'homme d'Arcadie.

Entendra-t-on jamais ce chant de sous la terre?

X

L'homme de marbre, on le cache dans la montagne, on l'ignore, on l'efface ;
l'homme de marbre, on le masque ;
Il faut trouver l'issue secrète qui ouvre son antre pour voir l'œil endormi,
grand ouvert sur l'espace ;

Tout son sang se retire et il en devient plus blanc : mais il ne vieillit pas,
Jeune corps de trois mille ans, comme l'olivier et ses feuilles qui palpitent,
qui voit passer les hordes de cavaliers ;

Il ne vit qu'à moitié, il n'a jamais marché que dans les yeux des armées,
des voyageurs et des marchands,
Et il entretient de longs colloques dans des langues inconnues,
L'homme de marbre, l'homme de l'arche, converse peut-être avec un autre
dieu, son compagnon, sous les rinceaux des cloîtres, sous les arcs de
leurs sceaux, à l'ombre des almes ;

L'homme de marbre ne connaît le monde qu'à la portée de ses regards
Qui l'encerclent :
Mais l'horizon l'incarcère.

XI

Qu'y a-t-il de commun entre la carrière de marbre d'une montagne de Paros et ces champs du Rouergue qui surplombe la rivière, riche de ses pâturages ?

Sa journée s'est retournée vers les plateaux et le paysan s'abaisse vers les terres ingrates pour rejoindre les charrues dont il touchait les bœufs ;
Il est cette montagne à vaches, riche de ses sabots et de ses ventres énormes :

Voilà l'autre montagne dans une autre contrée, dans un autre pays, dans une autre épopée ;

Montagne qui offre son lait, eau forte qui nourrit bergers et vigneron
Pour un même chant ;

Comme il n'est qu'une moitié de statue, il n'est qu'une moitié de paysan :
Il ne connaît de la terre que son enfance, ses joies et ses rires de moissons.

Ah ! que n'a-t-il ni bras ni jambe, pour que son cœur, pour que son âme s'élève et se hisse de ces langes, s'éprouve de cette gangue pour aller rejoindre le hameau d'âmes qui l'attend !

Mais non ! il arpente en vain les sept lieux, les sept noms ;

Il emporte avec lui cette montagne, ce môle de marbre qui lui est un pays,
Il emporte en viatique ses olives pour retrouver l'autre montagne qui porte,
elle, pommes et châtaignes ;

C'est elle qui épouse ses formes, qui révèle ses bras et qui, peut-être, fait battre son cœur.

XII

L'homme de marbre aurait pu terminer son destin en statue abandonnée
auprès d'un olivier où se reposerait, par les après midis de chaleur,
l'homme, son chien et ses moutons broutant l'herbe rase ;
Il aurait retrouvé, alors, le berger des Causses.

O pères, pourquoi ne l'avez-vous fait qu'à moitié,
Pourquoi n'avez-vous livré que si tard cette montagne d'où vous venez ?
L'homme de marbre devine quelle est cette carrière, cette plaie ouverte de
sang blanc qui le désigne aux sarcasmes des cités.

L'homme de marbre n'est pas ce dieu nouveau et de poids qu'une barque
retient, il est cette force fatale qui feint de fouler les anciennes traces ;

La terre le pousse en même temps qu'elle le retient :
Elle le pousse et lui dit : « Pars, va-t'en, quitte cette terre infertile et
apprends les philosophes et les dieux dont tu es la matière, apprends
comment vivre parmi les hommes,
Oublie la terre dont tu es né, oublie la charrue et les bœufs, oublie le foin,
oublie l'odeur des étables, oublie les tablées chaleureuses des dépi-
quages.
Oublie la langue, oublie les mots, oublie le chant des voyelles et les voix
aiguës et rapides aiguës aux pierres sèches ;
Oublie le chantier des syllabes. »

XIII

L'homme de l'arbre, l'homme des larmes pleure son passé, cette boue
blanche;
Il songe quelquefois à briser son destin pour arrêter là les désastres des
marches.

Il n'est que par ses manques :
Entendra-t-on son chant, entendra-t-on sa plainte ?
– Taire ces lamentations!

Esprit inachevé, thrène incomplet :
Moitié soleil moitié ombre, moitié d'adret moitié d'ubac :
Il ne sera jamais qu'une part, qu'un départ, qu'une partie, une amorce,
un souvenir, un rebut dans le chaos.

L'homme de marbre s'économise, il vit sur ses grains, sur ses restes ;
Il vit d'une nourriture de pierre, dure à la dent ;
Il s'épuise à toujours lever les yeux vers les chemins, les horizons, les
blandices des rayons,
Son destin ouvre la forêt, à la mer, à l'écume d'oliviers aux mille grains :
Éternité!

Ce qu'on veut nommer le grand tout funambule sur le chemin et divague accroché aux roches, aux frontières, aux branchages agrippés eux-mêmes aux ravines. Il y a encore à voir.

Le poème s'incarne dans quelque beauté d'appel et décline l'imparfait et le plus-que-parfait avec autant de tension haute que de basses eaux. S'arrête le souffle dans sa cage fermée à tous les vents.

Quelque voix off glorifie l'écureuil croquant la pomme de pin, l'araignée du soir, le chien d'or couché sur la pierre fraîche, les grappes de fleurs jaunes, la forêt craquante de bois sec, les pissenlits et chaque brin d'herbe du poète.